
Annexe : Un Homme et son pêché et la presse

Pour une sociologie du cinéma
Volume 8, numéro 1, avril 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001011ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/001011ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1976). Annexe : *Un Homme et son pêché* et la presse. *Sociologie et sociétés*, 8 (1), 140–143. <https://doi.org/10.7202/001011ar>

ANNEXE

UN HOMME ET SON PÉCHÉ ET LA PRESSE...

« La belle histoire des pays d'en haut ».

... La valeur morale artistique et commerciale de notre cinéma réside dans la maîtrise de ses moyens d'expressions. Si on étudie objectivement les possibilités du cinéma canadien, on est vite convaincu de ses futurs étouffements. Les magnats yankees verront-ils d'un très bon œil l'activité d'une industrie cinématographique se développant si près de leur Pactole ? Il n'est pas dangereux de présumer que les agents américains ne faciliteront pas l'expansion de nos films. D'autre part, si ceux-ci s'imposent par leur sincérité, leur authenticité et leur bouleversante beauté, notre cinéma connaîtra une vie rémunératrice tant en valeur or qu'en poids normal. Est-ce faire preuve d'un nationalisme exarcebé de croire que le cinéma canadien-français a plus de chances de survie que le cinéma canadien-anglais ? Celui-ci, par sa langue et ses normes, succombera fatalement à l'attrait des succès de Rank ou de Ford. Tout art, veule pastiche d'un autre, ne mérite pas ses galons.

Puisque nous admettons les richesses inexploitées d'un septième art autochtone, fidèle à nos rythmes, à nos croyances, à notre langue, le scénario de Monsieur Grignon est tout indiqué pour débiter dans cette orientation culturelle. Si les cinéastes canadiens s'en tiennent uniquement à tourner des films régionalistes, ils failliront sûrement à l'obligation de capter l'âme canadienne sous toutes ses faces. A la nouvelle de l'achat des droits par la direction de Québec Production, j'avais émis des doutes sur l'efficacité de cette transaction. Il m'apparaissait péjoratif de présenter aux étrangers la plus que lente histoire de nos campagnes de dix-huit cent. Trop de Français lisent « *Maria Chapdelaine* », tels des touristes parcourant leur baedeker ; ils arrivent chez nous fraîchement déballés d'un Pérignon livresque et sont justement surpris de trouver des villes aux mêmes rythmes que les leurs. Depuis, j'ai été à même de juger et d'approfondir les aspects artistiques et j'admets plus spontanément l'apport de courage, de ténacité et de beauté de ce film. La force de l'avare, et les astuces de ses machinations relèvent de la caméra. La distribution du film s'est révélée parfaitement malléable et souple.

...

Extraits de la chronique de cinéma de Solange Chaput-Rolland, *L'Écho du Nord*, 10/12/49.

Un homme et son péché est un film âpre, bien fait, typiquement canadien

Le premier film typiquement canadien, *Un homme et son péché* réalisé par Québec Productions aux studios de St-Hyacinthe, a été montré hier soir au théâtre St-Denis en grande première mondiale.

Objectivement parlant, oubliant que les artistes, les techniciens, le réalisateur Paul Gury, le producteur Paul L'Anglais, les bailleurs de fonds sont des amis, des personnes que l'on croise tous les jours dans la rue, *Un homme et son péché*, est un film très bien fait, d'une âpreté extraordinaire, de trempe bien canadienne, respirant notre climat et nos mœurs, bien interprété, émouvant par bout, souvent amusant, enveloppé dans une musique appropriée et présenté dans des cadres authentiques.

Evidemment *Un homme et son péché* n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est un excellent film qui peut, je crois, rivaliser avec n'importe laquelle production française, américaine ou anglaise du genre. Quelques petits défauts ici et là.

L'action à certains moments traîne un peu, mais le jeu des interprètes, la musique, la qualité de la photographie, le pittoresque du dialogue et de la langue nous font oublier sa lenteur. Et ce défaut peut même être excusé si l'on songe qu'il est dans les caractères même des personnages d'être lents. Ce sont des paysans qui pèsent tous leurs gestes, qui comptent leur pas, ils ne sont pas vifs à comprendre les choses, ils sont souvent hésitants.

A la première d'*Un homme et son péché*, hier soir, les spectateurs qui remplissaient le théâtre Saint-Denis ont pour ainsi dire assisté à la naissance du cinéma canadien.

...

Un homme et son péché sent le « canayen », du commencement à la fin — c'est là une des principales qualités du film et une des raisons pour lesquelles il plaira à l'étranger. Le scénariste Claude-Henri Grignon a cousu le film de détails canadiens, comme l'épluchette du blé d'inde, le port du Saint-Viatique, la question des élections et des chemins, les expressions du terroir, etc.

Paul Gury, le réalisateur, qui connaît bien la mentalité canadienne, a réussi par une excellente mise en scène, à transporter à l'écran toute l'ambiance de l'histoire. Il a efficacement dirigé les interprètes qui, pour la plupart d'entre eux, en étaient à leur première expérience au cinéma.

Les costumes de Marie-Laure Cabana sont authentiques et les décors de Jacques Pelletier sont âpres et rudes, comme l'histoire elle-même. On peut appliquer ces deux qualités à la photographie de Drumond Drury qui est saisissante de vérité. La musique d'Hector Gratton enregistrée par Jean Deslauriers contribue à créer l'ambiance nécessaire et à soutenir l'action quand elle tend à ralentir.

« Un homme et son péché » est notre premier film typiquement canadien. Ce serait déjà une excellente raison pour le voir. Mais il est plus encore ; il est un film bien fait, très divertissant, qui plaira aux plus difficiles.

Extraits de la critique/compte rendu de Roland Côté, *Le Canada*, 29/1/1949.

Un homme et son péché

Pendant que le lecteur parcourt ces lignes, une salle archi-comble applaudit le film de Claude-Henri Grignon (scénario) et de Paul Gury (mise en scène), *Un homme et son péché*, à l'écran du Saint-Denis. Nous voilà donc arrivés à la troisième étape de la très jeune histoire du cinéma canadien de langue française. En 1943, *Le Père Chopin* ; en 1947, *La Forteresse* et cette année *Un homme et son péché* ou « Séraphin » si l'on préfère. Réalisé en 25 jours par Québec Productions à Saint-Hyacinthe, cette œuvre d'inspiration paysanne va indiquer pour longtemps à venir la route que notre cinéma se doit de suivre s'il entend servir sa propre cause et le canadianisme français.

Tout comme, en littérature, il a fallu *Maria Chapdelaine* pour en arriver à *Bonheur d'Occasion*, notre jeune industrie cinématographique, utilisant un procédé à peu près identique, revient à nos sources terriennes où elle puisera, avec l'expérience, la semence qui demain fera germer des œuvres d'un caractère plus général, moins régional...

...

Il va sans dire qu'il serait stupide de se servir de normes similaires pour juger *Un homme et son péché* et une production des gigantesques studios d'Hollywood. Notre industrie du cinéma débute : là-bas, c'est l'apogée. Alors soyons intelligents, justes mais sympathiques : oublions les petites bêtes noires pour se livrer à l'enthousiasme créateur. Si *Un homme et son péché* réussit commercialement, comme tout le laisse prévoir, ce sont d'autres films à venir, autant d'étapes franchies, autant d'expérience acquise et autant de travaux qui feront honneur aux nôtres.

Les réserves à faire sont d'ordre surtout technique et n'intéressent que les spécialistes. On est déjà tombé d'accord pour rendre le montage plus vif, faire disparaître quelques répétitions, détails somme toute qui, sans nuire à la qualité intrinsèque du film, vont y ajouter encore.

Nous sommes donc devant un vrai film de chez nous. On y parle une langue fruste mais expressive : les images ne cherchent pas la virtuosité mais un réalisme simple. C'est exactement ce qu'il fallait et ce que le grand public appréciera.

Nous avons aimé le film précisément parce qu'il ne cherche pas à éblouir, à épater, à imiter Hollywood ou Paris. « *Séraphin* » c'est un récit pour nous, où de multiples notations : la scène de l'épluchette de blé d'Inde, les danses carrées, les accordailles d'Alexis et Artémise, le curé allant porter le Saint Viatique à un mourant, sentent bon le terroir et n'empruntent rien à la cinémathèque étrangère.

La voie est là toute tracée : claire, droite et précise. Québec Productions nous apporte un film plein de qualités : France-Film le distribuera dans tout le Canada, et c'est ainsi que notre cinéma prendra non seulement la première place dans la cinémathèque canadienne mais, surtout, situera à sa vraie place le rôle des nôtres dans le progrès d'une industrie naissante.

Un homme et son péché marque tellement de progrès sur les films antérieurs que tous les espoirs sont permis. A preuve : déjà Grignon a le sens d'un dialogue court qui porte ; Gury n'a plus qu'à varier ses angles pour acquérir un délié plus souple dans le traitement des séquences ; Charland a « pigé » tout de suite le jeu sans emphase que demande l'objectif.

Guy Provost passe tout de go du théâtre classique au cinéma, redoutable tâche dont il se tire avec honneur. Nicole Germain, c'est l'aisance sûre, Suzanne Avon, c'est gentil au possible. Et Poitras, Alexander, Juliette Béliveau, Daignault, Lefebvre, Légaré, Leguet, Ducharme, tout à fait dans la note. Déjà !

Qu'importent donc les vétilles, les imprécisions, quand on est devant une production remarquable par sa photographie, au son sans reproche, et dont la musique souligne avec suffisamment de couleur certains passages essentiels. Du beau travail, et prometteur. Ne pas s'arrêter en route. On tient le succès.

Extraits de la critique/compte rendu de Léon Franque, *La Presse*, 29/1/1949.

« Un homme et son péché »

Enfin, pour une fois que l'on nous avait promis un bon film canadien, *Un homme et son péché* ne nous déçoit pas. Et c'est une agréable surprise que nous avons eue à la première de ce film, en constatant que les nôtres viennent de réaliser là une production nettement supérieure au *Père Chopin* et à *La forteresse* de bien meilleur goût que la plupart des films américains et français de classe B. *Un homme et son péché* est un excellent film de seconde classe. Ce qui constitue le plus intéressant pas fait jusqu'ici dans notre petite industrie du cinéma. La première mention va d'abord à Claude-Henri Grignon, dont le scénario et les dialogues sont presque sans reproches. Ensuite au metteur en scène Paul Gury, qui prouve par cette production, qu'il a l'étoffe voulue et que l'on a eu raison de faire appel à ses connaissances de cinéaste. Mais la grande vedette du film, c'est Hector Charland, dont la personnification de Séraphin dépasse tout ce que l'on avait auguré. Le personnage de Séraphin est encore plus fort à l'écran qu'à la radio.

Guy Provost est véritablement la deuxième vedette du film au moins à notre avis. Ce jeune homme est tellement doué, comme artiste de cinéma, qu'il n'y aurait rien de surprenant qu'il devienne, un jour, une vedette internationale du cinéma. Son physique, son aisance et sa façon agréable de s'exprimer sont autant de gages d'une carrière prometteuse à l'écran. Nicole Germain fait une Donalda

délicieuse. Son succès dans ce rôle de composition justifie bien la décision des directeurs de Québec Productions en sa faveur, décision que certaines personnes avaient condamnée avec méchanceté et que d'autres comprenaient mal. Ce succès de Nicole Germain est donc une victoire. Les autres artistes de ce film méritent aussi les félicitations pour leur magnifique travail, particulièrement Henri Poitras, qui fait de Jambe-de-Bois un bijou de composition. En somme, *Un homme et son péché* est une révélation dont personne ne se plaindra. Le cinéma canadien n'est pas mort-né. En voilà la preuve.

Extraits de la critique, *Le Petit Journal*, 30/1/1949.

Un vrai « Coup d'Argin » Tout Québec dans « le haut-côté »

Comme il fallait s'y attendre, la mise à l'affiche du film canadien *Un homme et son péché*, au théâtre Saint-Denis, suscite un intérêt extraordinaire chez les Montréalais qui attendaient cet événement avec hâte. Le roman radiophonique de Claude-Henri Grignon, son livre et ses pièces ont fait, depuis plus de dix ans, une telle publicité autour du nom de Séraphin, que l'occasion de le voir à l'écran a semé une espèce d'enthousiasme délirant chez les Montréalais et toute la population de la province.

Comme tout film qui se respecte, *Un homme et son péché* a d'abord connu, vendredi soir, l'honneur d'une grande première, qui a rappelé les cérémonies analogues qui accompagnent le lancement de la plupart des films américains et français. L'arrivée des vedettes et des invités, le déploiement de jolies et riches toilettes, les interviews radiophoniques dans le hall d'entrée, les fleurs, les puissants projecteurs, etc. Rien ne manquait à l'ambiance des grandes premières, y compris le vin d'honneur qui a suivi la projection du film.

Puis, samedi midi, le film prenait l'affiche pour de bon. Voilà qui n'est pas un événement banal. Si le théâtre Saint-Denis avait pu accueillir toutes les personnes massées à ses portes, durant la journée de samedi, le chiffre de l'assistance aurait été de plusieurs milliers de spectateurs, tant était imposant le nombre de Montréalais qui désiraient obtenir une place dans le vaste amphithéâtre. La foule était si dense que la direction de la salle a dû faire appel à un cordon spécial de policiers pour maintenir l'ordre.

Un enthousiasme fou régnait dans cette foule composée de jeunes et de moins jeunes. Toutes les classes de la société avaient sans doute au moins un représentant dans la foule. Des ouvriers avec leur boîte à lunch, des midinettes, des médecins, des étudiants, des conducteurs de tramways, etc... Qui n'aime pas Séraphin ? Qui ne le connaît pas ? Cette multitude de personnes qui attendaient patiemment ou non, leur tour d'entrer, voilà bien une preuve de la popularité extraordinaire du personnage de Séraphin. On sentait dans chacun une envie folle de voir enfin sur l'écran l'image du héros des Pays d'En-Haut et de ses congénères, personnages mieux connus de la population du Québec que bien des prétendus personnages populaires.

On prévoit que le film *Un homme et son péché* marquera une date dans l'histoire non seulement du cinéma canadien, mais aussi de notre province.

Alors qu'à Montréal, des milliers de personnages attendaient, samedi, l'« heure Séraphin », dans quatre autres villes de la province où le film a pris l'affiche (Québec, Sherbrooke, Trois-Rivières et Hull), d'autres milliers de compatriotes attendaient aussi ce moment. Sur eux comme sur les Montréalais, l'avare des Pays d'En-Haut a établi son emprise. Grâce à l'art merveilleux du cinéma, Séraphin se multiplie maintenant sur les écrans du Québec, donnant à des milliers de personnes l'occasion de le voir... après l'avoir tant de fois entendu.

Extraits du *Petit Journal*, 30/1/1949.